

Louise Chaput

Robert

la pompière



Roman illustré par
Annie Carbonneau-Leclerc



Robert la pompière



Mes parents
s'attendaient
à un garçon.

— Notre fille s'appellera
Robert ! a dit maman
lorsqu'elle m'a sortie de
l'eau.

Oui, je suis née sous
l'eau, dans une piscine

gonflable installée dans la chambre de mes parents. Mon existence s'annonçait excitante. Après une minute de vie, je portais un nom pas super pour une fille et j'avais effectué ma première plongée, au grand plaisir de mes parents, amateurs de plongée sous-marine. Puis tout s'est mis à déraper.

Ma mère mourait
quelques minutes plus
tard. « Complications
cardiaques », a-t-on dit.
Un feu sournois brûlait
depuis longtemps à
l'intérieur d'elle.

C'est peut-être pour ça
que je suis pompière de
naissance.

J'ai dix ans. Mon père est
pompier comme moi.
Il connaît bien les feux,
tous les feux, sauf celui-là,

qu'il n'a pas pu
combattre. Alors, c'est
moi qui le protège
contre le feu de la vie.

Robie est le nom que mes
amis m'ont choisi. Papa
m'appelle toujours
Robert. Pour ses
coéquipiers à la caserne,
c'est Rob.

La caserne, c'est ma
maison depuis toujours.
Quand ma mère est morte,

les amis de papa lui ont dit :

— Jean-François, on va t'installer confortablement à la caserne. Tu peux y rester le temps qu'il faudra.

Nous ne l'avons pas quittée. Mon père n'a jamais eu de problèmes avec mon biberon la nuit. Ses amis répondaient joyeusement à l'appel

lorsque je sonnais
l'alarme de la faim.
À la maternelle, les
garçons voulaient
toujours jouer avec moi,
et ce n'était pas parce
que je m'appelle Robert.
Ils me suppliaient de les
inviter après l'école.
Chez moi, il y a des jouets
grandeur nature.

C'est quand même *cool*
d'aller faire l'épicerie
avec le camion d'incendie.

Dans les allées du supermarché, les vieilles dames proposent des produits ou des recettes à mon père, comme s'il ne connaissait rien à la cuisine. Mais les pompiers savent aussi faire des gâteaux au chocolat.

Tout le monde est gentil avec nous, surtout celles qui font les yeux doux à mon père et qui lui

tournent autour
comme des mouches.
Avec celles-là, je me
méfie. Il est tellement
beau en uniforme, mon
père. Je le vois bien à la
façon dont elles le
dévisagent. Moi, ce que
je vois surtout, c'est un
papa qui a le sourire le
plus radieux du monde
et des yeux bleus qui me
disent plein de secrets.
Mon père est si fort qu'il
me soulève dans les airs

juste avec un bras.
Et, quand je fais tourner
sur son poignet son
bracelet avec la perle
noire, il sait que quelque
chose me tracasse. Alors,
il me raconte encore et
encore comment maman
et lui ont trouvé cette
perle dans le fond de
l'océan.

Mon père, c'est mon
héros. Il sauve des vies,
il aide les gens.

Tout le temps. Il ne s'énerve pas comme moi. Il fait tout calmement, même le ménage. J'aime bien l'accompagner dans sa tournée des écoles quand je suis en congé, et voir la tête des élèves quand il leur dit qu'un exercice d'incendie, ce n'est pas une récré.

Driiiiiiiiiing !

La fumée me sort par les oreilles



D'un bond,
je suis debout
sur mon lit. L'alarme
s'est déclenchée.

Quelqu'un quelque part,
dans mon quartier,
a besoin de mon père.

De ma fenêtre, juste
au-dessus du garage,
je vois la lumière qui est

encore au vert.

Tout se met à trembler lorsque les immenses portes s'ouvrent. Rouge. Les passants se sont arrêtés pour laisser passer le cortège des soldats du feu.

Pour la première fois, mon père oublie notre petit signe habituel. On fait : « GRRRRR ! », puis on montre les dents. On est des tigres, à la caserne 28,

comme le montre
fièrement notre écusson.
Décidément, il y a
quelque chose qui
tracasse mon petit papa.
Et j'ai bien l'intention de
savoir QUI c'est !

Zioup ! Je glisse au
rez-de-chaussée et
rejoins Tante Coucou.
Dès qu'une alerte se
déclenche, le signal
retentit chez elle et je la
vois qui traverse le parc

à petits pas pour venir
s'occuper de moi.

Depuis toujours, elle
entre en disant :

— Coucou ! C'est moi !

Puis elle m'entoure de
ses bras.

— Si on leur préparait
un bon dîner ? Il paraît
que c'est une grosse
alerte ! Ils vont être
affamés en rentrant.

Comme toujours, j'aide
Tante Coucou à monter
son sac de gâteries au
deuxième et, comme
toujours, elle se plaint :

— C'est pas possible, un
escalier si long pour
aller à la cuisine ! Mes
pauvres jambes !

— Papa est bizarre ces
temps-ci... Tu sais
pourquoi je me fais
garder plus souvent ?

Et je ne parle pas du travail...

— Ton père a bien le droit de faire des cachotteries, non ?
Tant mieux, s'il est sur un nuage. Depuis le temps...

— Un nuage ? Un nuage toxique, tu veux dire, qui pue le parfum et qui a des cheveux !

— Tut ! Tut ! Tut !

Maurice ne serait pas content s'il t'entendait. Il dirait que tu vas encore sortir ton arsenal de combat. En plus, il pense que, cette fois-ci, c'est la bonne...

Tout le monde est au courant, on dirait. Je prétends que je dois ranger ma chambre et cours m'y réfugier. Je dois élaborer un plan

d'attaque même si je ne connais pas mon adversaire. Mais ça, les pompiers y sont habitués.

Ça sent le brûlé !

Gardien du feu



Mes six
oncles-
pompiers, je les aime
beaucoup. Surtout
Maurice, le capitaine.
Lui, c'est mon troisième
grand-papa. Il ne m'a
jamais disputée, même
le jour où j'ai posé des
lianes de fleurs tout
autour du poteau de

descente, dont ils ont dû se servir en vitesse.

Ouche ! Ou lorsque j'ai dessiné des bonshommes sur les camions et que c'était jour d'inspection. Quand je fais un mauvais coup, il me dit toujours : « J'ai déjà vu pire, p'tit nez retroussé ! » Lui, c'est sa grosse moustache grise qui est retroussée.

Maurice dit que j'ai un très grand instinct de conservation. Ça doit être parce que je cherche des pierres qui renferment des fossiles. C'est mon activité préférée quand je vais au lac les fins de semaine où papa a congé. Mais il n'en parle jamais, de mes pierres, il préfère toujours raconter la même histoire aux personnes qui ne me

connaissent pas. Hier
soir, il l'a racontée à
Hugo, le p'tit nouveau à
la caserne. Quand
Maurice raconte sa
fameuse histoire, c'est
qu'il y a une nouvelle
flamme dans le paysage.
Hum ! Voilà un signe qui
ne trompe pas.

Je vois rouge !



La première fois que mon papa a eu besoin de moi, je ne m'en souviens pas, mais Maurice, lui, quand il fait le récit de ce qui est arrivé, il rit tellement qu'il en pleure. Moi, je ne vois pas ce qu'il y a de drôle là-dedans.

— C'était l'enfer, la
petite ! raconte toujours
Maurice en s'essuyant les
yeux.

Mon père avait invité
une Francine à la
caserne. Ils avaient
décidé d'aller faire une
promenade au parc. Dès
que Francine m'a prise
dans ses bras, je me suis
mise à me débattre et à
hurler.

— Tellement fort qu'elle aurait enterré l'alarme de la centrale ! continue Maurice, qui est plié en deux à ce moment-là.

Pendant que je me calmais sur le plancher du garage et que mon père actionnait l'ouverture des portes, Francine a pris ma poussette, près des camions. Paraît que la sirène est repartie de

plus belle. Je ne savais pas encore marcher, mais j'ai fait mes premiers pas ce jour-là. Tout droit vers le mollet de Francine. Mes nouvelles incisives fonctionnaient bien.

Maurice précise que tous les pompiers ont sorti les chaises pour aller voir ça dehors. Mon père m'a installée dans la poussette et, vite comme

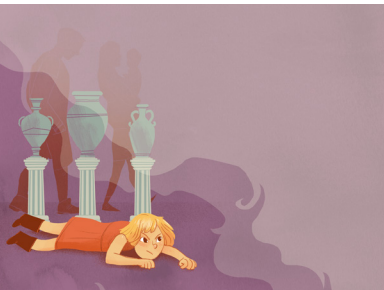
s'il y avait le feu, m'a
poussée jusqu'au parc,
de l'autre côté de la rue.
Je jetais un petit coup
d'œil derrière, au cas où.
Mes oncles rigolaient
bien. Maurice dit que,
pendant un moment, ça
s'est calmé. Puis, tout à
coup, ils ont cru qu'une
ambulance passait dans
le coin, mais c'était moi !
Maurice a couru
chercher ses jumelles
d'ornithologue.

Il pense que c'est à ce moment-là que j'ai développé mon intérêt pour les arts du cirque : il m'a vue en équilibre sur la balançoire avec la pauvre Francine qui gesticulait derrière.

À la caserne, c'était l'alerte constante quand elle venait. Mes oncles ont commencé à avoir hâte que rentrent des appels...

Je n'avais pas la fibre
maternelle, je crois.
Alors, Francine s'est
volatilisée. Pour être
remplacée par d'autres...
Quand j'entends
l'histoire de Maurice,
d'ailleurs, je ne peux pas
m'empêcher de penser à
mes autres bons coups !

Semaine très chaude



Florence, elle,
était très
cultivée. Elle avait
rencontré mon père au
musée, alors qu'il
inspectait les cages
d'ascenseurs. Le
dimanche suivant, elle
nous amenait au concert,
mon père et moi, ainsi
que son garçon, Faust,

qui avait deux ans.
Elle lui parlait comme à un adulte, c'était très bizarre pour moi, qui avais quatre ans. Comme papa venait de me montrer quoi faire si le feu était sur moi (ARRÊTE, TOMBE, ROULE), j'ai commencé à rouler dans l'allée centrale. Florence n'a pas eu l'air d'apprécier mon numéro. On a quitté la salle prestissimo, avant

la première note du deuxième mouvement. Puis, le mercredi, on est allés au musée des pots cassés. Florence a expliqué, Faust a braillé, mon père a bâillé. Moi, j'ai rampé sur les dalles lustrées, même s'il n'y avait pas de fumée. Nous sommes allés au zoo le vendredi. C'était une idée culturelle de mon père, acceptée à contrecœur par Florence.

Lorsque j'ai avancé la
main de Faust dans la
cage du gros dindon,
Florence a poussé une
note très aiguë comme à
l'opéra et l'a tenue...
jusqu'à ce que mon père
voie la scène, côté cour.

À la caserne, le petit
Faust avait toute
l'attention. PIN-PON !
PIN-PON ! Ça m'énervait.
Quand elle a retrouvé
son rejeton dans une

grosse botte cirée, l'autre bien enfoncée sur sa tête, Florence a déclamé comme au théâtre : « Tu devrais consulter, mon cher ! » Et elle est sortie avec son Faust, côté jardin.

La semaine de la culture était terminée.

Le feu et l'eau



Ce que j'aime
par-dessus tout,
c'est aller au lac chez mes
grands-parents, le
dimanche. Je peux les
voir tous les quatre si je
le veux, ils sont voisins.
C'est à cause de ça que
mes parents se sont
connus. À douze ans,

ma maman déménageait sur la rue de l'Anse, juste à côté de chez mon papa. Ça n'a pas traîné, ils sont vite devenus amis, ces deux poissons-là. Quand ils se sont mariés, le lac n'avait plus de secrets pour eux, alors ils se sont mis à explorer les océans.

Ce jour-là, Papi Gaston inaugurerait son ponton, papa devait l'aider à le mettre à l'eau, et si tout

allait bien, on irait faire une balade. Je ne devais pas oublier ma casquette, sinon Mamie Carole me ferait porter son horrible chapeau de paille pour me protéger du soleil.

— Robert ! Allez, dépêche-toi, on doit passer prendre une amie qui viendra avec nous.

— Chouette ! On emmène Stéphanie ?

Tu aurais dû me le dire,
parce que je dois
apporter plus d'outils
pour la recherche de
fossiles.

— Désolé, Robert ! Je
parlais d'une amie à
moi...

— ...

— Robert ?

Oncle Maurice avait tout
entendu et, quand il m'a
vue passer devant son

bureau avec mon air de
« ça ne va pas se passer
comme ça », il m'a lancé :
« P'tit nez retroussé... »

Papa a bien vu que je
n'étais pas heureuse de
la tournure des
événements. D'habitude,
j'insiste pour m'asseoir à
l'avant en disant que je
suis assez grande. Papa
dit non, bien sûr, et on
éclate de rire. Puis, je
parle jusqu'à ce que

j'aperçoive notre
merveilleux lac.

Là, je me suis assise
immédiatement à
l'arrière, mais je n'ai pas
claqué la portière, papa
déteste. Dès qu'on est
partis, j'ai regardé le
paysage du plancher de
la voiture plutôt que
celui de la campagne.

— Farah a très hâte de te
connaître. Je lui ai dit

combien tu étais une
petite fille souriante et...

Farah, quel drôle de
nom.

Lorsqu'elle est montée
dans la voiture, elle s'est
cru obligée de me faire
la conversation. J'ai
préféré ma musique
(que je n'apporte pas
d'habitude) à ses
questions assommantes.
Et fixé le sol. Je ne savais
pas qu'il y avait dans une

chaussure douze petits trous pour faire passer un lacet ! Fois deux, ça fait vingt-quatre. Tiens, un vieux jujube ourson sous le siège. Alors là ! Ça m'étonne, papa est si méticuleux.

Quand on est enfin arrivés, Mamie Carole n'a pas semblé contrariée par la présence de Farah ; elle l'a même accueillie avec une petite bise !

L'« amie » de mon père,
elle, en faisait trop avec
ses compliments.

« Splendide, la vue de
votre terrasse ;
magnifique, votre BBQ ! »
Elle accaparait Papi
Gaston et lui disait
qu'elle adoorait
naviguer.

— Qu'est-ce qui ne va pas
aujourd'hui, mon
chaton ? m'a demandé
Mamie. Tu ne vas pas

jouer sur la plage ? Je sers des rafraîchissements, et je te montrerai ensuite un endroit qui pourrait t'intéresser.

— Pas maintenant, Mamie, que je lui ai répondu en ronronnant.

Mais c'était plutôt le gros matou pas gentil en moi qui venait d'avoir une idée.

— Est-ce que je peux voir les photos de maman et papa ?

— Bien sûr ! Tu sais où les prendre.

Je me suis installée sur le tapis du salon. Les photos de Mamie et de Papi ne sont pas dans l'ordinateur, elles sont dans des albums ou dans des boîtes. L'année est écrite sur chacune. Il y en a tant...

Il me fallait de la gomme ; j'avais décidé de faire une exposition dans la salle à manger.

Je n'ai pas vu le temps passer. Papi et papa sont revenus, heureux de nous apprendre que la promenade aurait lieu dans l'après-midi. J'ai proposé de mettre les couverts, comme ça l'effet serait grandiose quand ils entreraient et

verraient ma belle
présentation.

C'est que j'y avais mis
beaucoup de travail !
J'avais respecté la ligne
du temps, comme on l'a
appris à l'école. Maman
petit bébé, maman qui
fait ses premiers pas et
beaucoup, beaucoup de
maman et papa qui se
regardent dans le blanc
des yeux. Pendant le
dîner, je me suis amusée

à expliquer chacune des photos à Farah. Avec précision. Papi et Mamie m'ont dit de lui laisser le temps d'avaler une bouchée.

Un ponton, c'est comme une terrasse flottante, alors j'en ai profité pour apporter quelques albums pour Farah... J'aurais bien d'autres dimanches pour m'amuser. Pas elle.

À un moment donné, je la voyais qui regardait son cellulaire et montrait des signes d'impatience. Si elle avait eu des projets, ils étaient tombés à l'eau. Plouc !

Feu de paille



Dès qu'elle l'a vu,
ma maîtresse
de troisième année est
tombée
AMOOOUUUREUSE de
mon père. Il n'avait pas
pu se changer pour la
première rencontre de
parents. Nous étions en
retard. Quand il est
apparu dans

l'encadrement de la
porte en habit de
pompier, tout le monde
s'est rué vers la sortie en
pensant qu'il y avait le
feu. Pour détendre
l'atmosphère, j'ai crié
derrière mon père :

— Fausse alerte ! C'est
juste Robert et son père !

Frédérique Fortin, ma
maîtresse, a fait
semblant de tomber
dans les pommes pour

que mon père lui fasse le bouche-à-bouche... J'ai vite compris son petit stratagème. Tout s'est passé en un éclair. Elle a regardé le beau pompier, m'a ignorée, puis elle s'est mise à battre des paupières. La dernière fois que j'avais vu ça, c'était quand j'avais regardé de vieux films de Charlie Chaplin avec Tante Coucou. C'était vraiment exagéré !

Je sentais qu'elle ne serait pas dans le *top* dix de mes professeurs préférés.

Elle a commencé par me favoriser même quand je ne levais pas la main. Elle me complimentait surtout, même quand j'avais dix fautes dans ma dictée. Puis elle s'est mise à écrire des messages dans mon agenda :
« Pourrais-je vous

rencontrer au sujet de Robert ? Je voudrais discuter avec vous de certaines choses. » Mon père, qui voulait que je réussisse, n'y voyait que du feu et allait rencontrer Frédérique Fortin. Quand il revenait, il me disait de ne pas m'inquiéter, qu'elle n'avait presque pas parlé de moi, finalement. Un jour, elle a même eu l'audace d'écrire :

« Robert semble accuser un retard en éducation physique. Pourrais-je vous rencontrer ? »

C'était tellement faux !

En plus, elle n'était même pas professeure d'éducation physique. Tant qu'à y être, elle aurait pu écrire : « Robert a mis une jupe bleue avec un chandail jaune moutarde. Pourrais-je vous rencontrer ? »

Quand j'ai demandé à Maurice de m'aider à imiter l'écriture de papa, il a fait son sourire en coin et m'a demandé de lui raconter ce qui n'allait pas. Il a admis que Frédérique Fortin se servait de moi pour gagner mon père, mais que je ne pouvais pas écrire à sa place pour lui dire de ne plus tenter de sortir avec lui.

C'est qu'elle était tenace !
J'ai cru un jour la voir
rôder autour de la
caserne avec son horrible
faux chignon, mais je me
suis dit que c'était mon
imagination qui me
jouait des tours. Mais, le
lendemain, quand je l'ai
aperçue de la fenêtre de
ma chambre s'avançant
vers mon père, mes
soupçons ont été
confirmés. Papa était
seul. Ne se doutant de

rien, il nettoyait son camion en sifflotant. Les fenêtres de vieilles casernes, ça ne s'ouvre pas comme ça. J'aurais voulu entendre l'excuse que mon enseignante avait trouvée pour passer devant chez moi. Elle devait sûrement se cacher quelque part et attendre sa proie. Oui ! C'était ça !

Je n'ai pas mis très longtemps à trouver sa

cachette. Le jour suivant,
j'ai aperçu son chignon
dépassant d'un buisson.

— Qu'est-ce que vous
faites là ?

Elle a eu très peur. Il faut
dire que j'avais les bras
croisés. J'avais l'air
beaucoup plus grande,
aussi. Elle ne parvenait
pas à se relever, empêtrée
dans les branches.

— Je croyais que vous n’aimiez pas les écornifleurs qui regardent sur votre bureau ! Vous nous espionnez ?

— Non, non, Robert, je cherchais des plantes pour un projet que nous ferons en classe...

— Ah oui ? Ça fait trois jours que vous explorez le même buisson. C’est une plante rare que vous cherchez, on dirait...

Et pourquoi y a-t-il un trou dans ce buisson ? Je vois, il y a un beau spécimen de l'autre côté de la rue !

— Je... Je... Je...

Ce n'était pas fort comme argument, pour un enseignant.

— Mon père ne serait pas content d'apprendre que madame Fortin l'espionne. Je ne dirai rien, mais gare à vous si vous revenez ici !

—Je... Je... Je...

Décidément.

Le lundi suivant, nous avons une remplaçante, le mardi aussi, puis le mercredi. Le jeudi, nous apprenions que madame Frédérique Fortin avait accepté un poste dans une autre ville.

J'avais éteint un feu de broussailles.

La grande échelle



Le jour où Fabiola a proposé de venir avec nous à Cuba, j'ai pensé : pas celle-là ! Plutôt geler dans la rue et faire tintinnabuler mes clochettes à la guignolée des pompiers.

Elle avait rencontré mon père lors d'une publicité

qu'il avait tournée pour les Grands Brûlés. Ce jour-là, elle s'était mise en tête qu'il ferait du cinéma. Elle le montrait partout dans ses soirées *jet-set*. Elle était Italienne et marmonnait souvent contre moi dans sa langue. Elle portait toujours d'énormes lunettes noires qui lui cachaient la moitié du visage. Ses Manolo, une sorte de souliers plus hauts qu'une grande échelle,

avaient beaucoup plus d'importance que moi.

Dès notre arrivée à l'hôtel, elle a proposé le miniclub pour se débarrasser de moi. Mon père a froncé les sourcils. Il a suggéré à Fabiola d'aller nous attendre à la piscine pendant que nous emballerions nos cadeaux pour nos amis cubains.

Avant notre départ, papa m'avait expliqué que les

gens là-bas n'étaient pas riches. Nous avons alors rempli une valise pleine de choses utiles que nous voulions leur offrir.

Froissée de ne pas être le centre de l'attention, Fabiola a pris ses grands airs, puis est sortie de la chambre. Pendant que papa allait nous chercher un petit goûter, j'ai fouiné dans les valises de Fabiola. J'étais certaine qu'elle ne

s'opposerait pas à une
modeste contribution !

— Tu sais combien il a
coûté, ce maillot que tu as
donné à TES PAUVRES ? !

C'est ce qu'elle a dit en
découvrant qu'il lui
manquait quelques
babioles.

— Fabiola ! Elle a voulu
bien faire... Et tu en as des
tonnes de maillots, allons !

Elle s'est mise à bouder.
Mon père déteste les
enfants qui bourent,
encore plus les adultes.
Pendant qu'elle ruminait
dans un autre maillot,
papa m'a appris à faire de
la plongée.

À notre retour de vacances,
on est montés dans un taxi
et Fabiola dans un autre.
Mon père l'avait échappé
belle ! Grâce à moi.

Feu de glace



Papa était en train de faire des pompes. Moi, je défiais la gravité en tentant de grimper sur mon mât. Un poteau de pompier, ça glisse, ça n'a rien d'un mât chinois ! Cet été, j'irai au camp de cirque, alors il faut que je sois prête. Oncle Maurice a

appelé tout le monde dans la caserne, même Tante Coucou. Même mes grands-parents étaient à l'écoute, au téléphone. On était tous rassemblés dans le garage. Oncle Maurice avait une nouvelle à nous annoncer. Mon papa recevrait la médaille du civisme pour grande bravoure lors d'un sauvetage. On a tous crié et applaudi, Mamie

Marie pleurait de joie à l'autre bout du fil. Mes oncles ont soulevé papa et ont paradé autour du camion. Il était très gêné, je crois. Moi, je ne savais pas ce que c'était, cette médaille du civisme, mais ça avait l'air très important.

Ça l'était, parce qu'à partir de cet instant, on n'a plus parlé que de cette grande soirée qui se

préparait. On peut dire que cette médaille (que j'avais bien hâte de voir), il la méritait. C'est que mon papa peut aussi bien combattre le feu que l'eau. Ça peut paraître bizarre, un pompier qui va sur l'eau, mais notre caserne est la meilleure pour les sauvetages nautiques.

À la caserne, il y a des bateaux, mais pas

n'importe lesquels : ce sont des bateaux de sauvetage sur glace. Et, justement, mon papa a sauvé un homme qui marchait sur la glace, sans se méfier du danger, au début du printemps. Ce jour-là, le scénario a été différent. L'appel n'est pas venu de la centrale, comme à l'habitude, mais de mon père.

Il faisait tranquillement son jogging sur le bord du fleuve quand il a aperçu une silhouette au loin qui marchait sur la glace. Lorsqu'il lui a crié de revenir, trop tard : la glace venait de se briser. La personne s'est mise à paniquer sur son île flottante et s'est jetée à l'eau pour rattraper la terre ferme, si on peut dire. Mais l'eau trop froide l'a vite paralysée.

Mon papa a eu juste le temps de prévenir ses coéquipiers et s'est précipité au secours de la personne en détresse, qui ne pouvait pas tenir longtemps dans ces eaux glaciales.

Heureusement, un pompier, ça sait quoi faire. Mon papa avait déjà enlevé sa veste pour pouvoir s'en servir comme d'une corde. Il a

rampé sur la glace et a plongé à son tour. La victime était un homme et se débattait. Mon papa l'a rattrapé et lui a dit ce que seul un pompier sait dire dans ces moments-là. On entendait déjà les sirènes, les minutes comptaient. Mon père savait que ses amis seraient là très bientôt. Il a réussi à atteindre une banquise flottante et a

soulevé l'homme qui n'avait plus de forces. Puis, à son tour, en battant vigoureusement des pieds, il est parvenu à se hisser sur le morceau de glace. Mon père a ramené les pieds et les jambes de l'homme près de son corps pour qu'il garde sa chaleur. Puis il a entendu les cris particuliers que font les pompiers pour s'encourager quand ils

courent sur la glace, un pied dans le bateau et l'autre à l'extérieur, comme s'ils faisaient de la trottinette. Quand ils ont atteint les limites de la glace et de l'eau, le moteur s'est mis en branle. Quelques secondes plus tard, les deux hommes étaient dans le bateau, enveloppés dans une couverture spéciale. La

victime était sauvée et
c'était grâce à mon père.

Papa m'a amenée faire
les magasins pour
m'acheter une robe pour
cette soirée. On s'est bien
amusés.

Le grand jour est arrivé.
Papa était très calme,
comme toujours, mais
pas moi. Mon cœur
battait très fort, mais pas
aussi fort que les coups
qui venaient de la porte

d'entrée. Qui frappait à cette heure pour venir gâcher notre journée ? Bien sûr : un pot de colle qui voulait être au bras de mon papa.

Nous étions tous dans le grand salon avec mes grands-parents, qui nous accompagneraient.

Maurice m'a retenue et est allé répondre à la dame. Son parfum la précédait, ce qui est

mauvais signe, puisque, d'habitude, il est censé suivre... Tante Coucou avait fait des petites bouchées vraiment délicieuses et, comme il n'en restait qu'une seule, je me suis précipitée sur l'assiette déposée sur la table du salon. Au même moment, l'invitée-surprise de papa allongeait la jambe. Moi, d'habitude assez agile (je portais de nouvelles

chaussures), je suis tombée sur la surprise avec mon jus de canneberge. Je me suis relevée très vite. Ouf ! Ma robe était intacte, mais pas son costume tout blanc. Malheureusement, elle ne pouvait plus venir à la cérémonie, n'ayant plus de temps pour aller se changer. Croix de bois, croix de fer, je n'ai pas voulu ce qui est arrivé. Je

n'avais pas encore eu le temps d'y penser !

Nous avons monté un grand escalier royal. La pièce où papa a reçu la médaille de bravoure ressemblait à la salle d'un château avec ses grandes fenêtres dorées montant jusqu'au plafond. Il y avait un énorme chandelier. J'ai essayé de compter les bougies avant que ça

commence, mais je n'ai pas réussi. J'ai demandé à papa pourquoi il y avait un trône, puisqu'il n'y avait pas de roi, mais, à ce moment-là, la cérémonie débutait. D'autres personnes recevaient aussi des médailles. On racontait ce que la personne avait fait et le ministre lui remettait la médaille, pas au cou comme aux Jeux olympiques, mais dans

une petite boîte. Quand j'ai entendu le nom de papa, j'ai pris sa main, il m'a fait un petit clin d'œil et s'est levé. Moi, j'applaudissais très fort.

Tout le monde a pris des photos et ensuite on a tous fait connaissance. Des gens courageux, il y en a vraiment beaucoup. On se lève un bon matin et on ne sait pas qu'on va accomplir quelque chose

d'extraordinaire. Comme le garçon qui a sauvé sa petite sœur de la noyade en la retenant jusqu'à ce que des secours arrivent, sans jamais la lâcher. Ça donne froid dans le dos.

J'étais très fière de mon papa. On a dormi tous les deux comme des ours, pendant que Maurice nous ramenait à la caserne.

Le feu est à la porte



*J*e perds du temps
à me féliciter de
mes bons coups. Oh ! Et
les affiches que je dois
dessiner pour le
pique-nique ! Cet
après-midi, nous faisons
un barbecue dans le parc
avec les gens du quartier.
La dernière fois qu'on en

a fait un, je suis restée
toute seule avec Tante
Coucou... Il y avait eu
cinq appels d'urgence.

Voilà que ça sonne à la
porte. Zioup ! Mes sens
sont tout de suite en
alerte quand j'aperçois la
boule de feu rousse
derrière la porte.

— Non ? Je veux dire oui ?

— Bonjour, je m'appelle
Faith. C'est bien toi,

Robert ? Je suis venue pour le barbecue. Ton père est là ?

— Il arrive bientôt, mais il sera très fatigué. Il faudrait peut-être revenir une autre fois ?

Dans dix ans, je me dis.

Elle me sourit, ses yeux pétillent comme des feux d'artifice.

— Je peux vous aider à préparer la fête.

— Pourquoi ?

— Ton père me l'a demandé. En fait, je fais partie de la fête.

Ah oui ? Dans ses rêves, peut-être. Je la fais entrer. Elle sent bon la mer, quand même.

— Merci, tu es gentille. Je peux aller à la salle de bain ?

Je sais que je ne devrais pas faire ce que je

m'apprête à faire, mais
c'est plus fort que moi.

— C'est par ici.

Je peux avoir l'air
angélique, quand il le
faut. Je l'entraîne au fond
de la caserne et ouvre
une porte. Elle entre.
Dès qu'elle est passée, je
verrouille la porte et je
m'en vais. Bon débarras.
La tour à boyaux la fera
réfléchir. Tous les
nouveaux pompiers

passent par là. Je les entends qui reviennent, d'ailleurs. Maurice m'aperçoit et me fait signe de venir dans le garage.

— Il n'y a rien à combattre aujourd'hui, Rob. Tu saisis ce que je veux dire, p'tit nez retroussé ?

— ...

— Rob ?

— Je dois y aller, les pompiers volontaires arrivent avec les tables.

Puis, sans prévenir, une douce musique envahit le garage. Ça ne peut provenir que d'un seul endroit. Mes oncles, qui peuvent même voir à travers une fumée opaque, me regardent soudain. C'est pas malin : tôt ou tard, ils vont la trouver. J'aurais dû

penser qu'ils auraient
besoin de la tour pour
faire sécher les boyaux
trempés. Je m'y précipite,
la troupe à ma suite.

J'ouvre la porte en
dissimulant le fait que je
l'avais verrouillée.

— Tu veux bien revenir
dans cinq minutes ? Je
termine ma répétition et
je vous rejoins.

En disant cela, Faith me
sourit encore puis
reprend son hautbois.

ARGH !

Écran de fumée



Lorsque j'y
retourne, mon
père vient avec moi. Il me
demande de patienter et il
entre. C'est un peu long,
je me demande ce qu'ils
font. Elle doit lui raconter
que je l'ai enfermée dans
la salle des tortures. En
attendant le verdict,

je perfectionne encore
mon truc de cirque au
mât de descente.

Quelques minutes plus
tard, alors que j'ai les
pieds en l'air et la tête en
bas, ils ressortent tout
souriants.

— Robert, je veux te
présenter Faith. Faith est
musicienne, elle va jouer
pour nous dans le parc cet
après-midi.

Fiou ! Je pensais que « faire partie de la fête », ça voulait dire annoncer à tout le quartier qu'elle était la nouvelle amie de mon père.

— Tu serais gentille de l'aider à s'installer pendant qu'on prend notre dîner, les gars et moi.

— D'accord. Si elle est ici juste pour jouer, c'est tant mieux...

— Qu'est-ce que tu dis ?
fait mon père, qui n'est
pas sûr d'avoir bien
compris.

Faith vient à ma rescousse.

— Elle a dit qu'elle allait
faire de son mieux.

Décidément, elle ne m'a
pas encore prise en
grippe. Elle me saisit
doucement par le bras.
Je voudrais me crispier,
mais je n'y parviens pas.

911 pour mon cœur



Jl y a plein de monde qui s'affaire ; Tante Coucou avec ses nappes en papier, les maquilleuses, les petits qui font une belle ligne à cheval sur le boyau d'incendie. L'estrade et le lutrin sont déjà installés.

Mes oncles-pompiers ont troqué leur casque contre des toques de grands chefs. Toujours aux fourneaux, ceux-là. D'habitude, j'adore les aider, mais aujourd'hui, mon cœur n'y est pas. Je me promène de table en table quand, tout à coup, j'aperçois la main de mon père, que je reconnaîtrai parmi des milliers, entrelacée à celle de Faith. Puis leurs

deux fronts qui se touchent. Les yeux qu'ils se font.

Devant moi se forme un écran de fumée. Je ne sais plus où me mettre, je ne peux pas rester. J'étouffe. Maurice veut m'arrêter, il a vu ce que j'ai vu, mais je réussis à l'esquiver.

Je pleure toutes mes larmes de pompière quand les premières notes d'une musique

arrivent jusqu'à moi. Ma
chanson préférée. Je
pleure encore plus, parce
que Faith semble gentille
et moi, pas vraiment. Je
pleure et n'entends pas
l'alarme qui se
déclenche. Une minute.
Je n'ai pas encore tout à
fait conscience d'être
allée me réfugier sur le
toit du camion que déjà
les tigres de la caserne 28
filent vers un sinistre,
m'emportant avec eux.

Lorsque l'échelle amorçe sa montée et moi avec elle, j'ai très peur.

— Papa ! Papa !

C'est ce que j'arrive à crier quand les horribles flammes surgissant d'une fenêtre veulent m'attraper. On lance :
« Jean-François ! Rob est sur l'échelle ! »

Mon père garde son calme et vient me sauver.

Ce n'est pas vraiment le moment, mais, à cet instant, je suis très fière de lui. Je veux qu'il soit fier de moi lui aussi, alors je dois maintenant déposer les armes. Maman ne reviendra pas. Jamais.

— Robert, tu es malheureuse, mais en ce moment, je ne peux pas rester avec toi. On a besoin de moi.

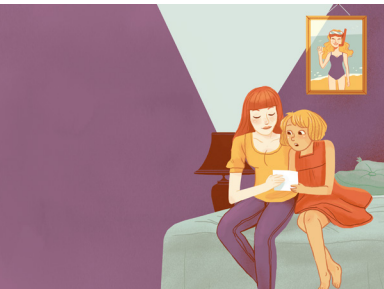
— Tu veux bien
demander à Faith de
venir me chercher ?

— Tu en es sûre ?

— Oui.

Mon père me soulève et
me porte loin du danger.

Douce flamme



Dans la voiture qui me ramène à la maison, Faith a mis de la musique. Il faut dire que je n'arrête pas de renifler. Au moins, j'ai cessé de pleurer. Je ne suis pas très fière de moi.

Faith me jette un coup d'œil de temps à autre et

me sourit. Elle ne semble pas du tout fâchée contre moi. La musique m'emporte dans la forêt. J'entends le doux bruit de la pluie qui tombe sur les feuilles, je sens l'odeur si particulière de la terre, un doux rayon de soleil qui touche ma main pendant que je creuse à la recherche d'un fossile. Puis la portière s'ouvre, nous sommes devant la

caserne déserte. Dans le parc, il n'y a plus personne, la fête est terminée.

En montant à l'étage, Faith met le pied sur la couverture que je porte depuis que je suis descendue de l'échelle.

— Oh, pardon !

Je me retourne. Je vois son joli visage ; elle a l'air si gentille.

— Ça va. D'ailleurs, je n'en ai plus besoin.

Je la balance par-dessus la balustrade. Oncle Maurice me dirait :

« Ramasse tes traîneries, p'tit nez retroussé ! »

Tante Coucou attend en haut de l'escalier, prête à m'ouvrir ses bras que je ne mérite pas. Elle aussi ne dit rien. Puis, elle me demande d'aller enlever mes vêtements, elle va

me faire couler un bain
pour faire disparaître
cette odeur de fumée.
Toutes les deux, elles s'en
vont à la cuisine. Elles
semblent bien se
connaître. Comment cela
se peut-il ?

Sur le mur, maman me
regarde. Hum... Je ne sais
pas si c'est mon
imagination, mais elle a
l'air de vouloir me dire
quelque chose. Je crois

qu'elle est un peu triste.
Après le bain, je ne veux pas manger, je veux juste être seule et penser à ce que je vais dire à papa pour m'excuser. C'était très dangereux, ce que j'ai fait. Maintenant, je me rends compte de ce qui aurait pu m'arriver. Est-ce qu'ils vont dire à mon papa qu'il ne pourra plus être pompier ? Ce serait terrible. Je cache cette éventualité sous mon oreiller.

On frappe à ma porte,
Faith me demande si elle
peut entrer.

Elle s'assoit près de moi.

— Elle est très jolie, ta
maman.

Elle ne dit pas «était».

— Je comprends ce que tu
ressens.

Je ne réplique pas, même si
je sais qu'elle ne peut pas
vraiment comprendre.

— Quand j'avais six ans, j'ai perdu mes parents d'un seul coup.

Bang.

Oh non.

Oh mon Dieu.

Ma gorge se noue.

— Je me suis réveillée et ils n'étaient plus là. Nous avons eu un accident de voiture. J'étais assise derrière, je dormais.

Quand j'ai ouvert les yeux à l'hôpital, je voulais voir papa et maman. On m'a dit toutes sortes de choses que je ne voulais pas entendre. Je croyais qu'on voulait me jouer un tour, mais cette blague n'était pas drôle. Ils allaient arriver à la porte de ma chambre en me disant *Hi, sweetie pie!* Mes grands-parents se sont mis à pleurer et je

suis entrée dans un grand trou noir. Je ne les reverrais plus jamais. Une grande colère m'a habitée, et je n'ai plus parlé pendant très longtemps. Tu sais, ils me manquent terriblement. Il n'y a pas un seul jour sans que j'aie une pensée pour eux.

— Oh, Faith ! Je suis si désolée.

Puis on se jette dans les bras l'une de l'autre. On se serre très fort.

— Tu veux les voir ?

On dirait qu'ils sont sur le point de frapper à la porte... Faith tire une photo, dissimulée dans l'étui de son instrument. Elle tient ses cheveux roux de son papa. Il fait une drôle de grimace, comme s'il voulait manger la main de Faith

qui rit aux éclats dans son maillot de bain écossais. Sa maman est si petite et toute blonde, on dirait une adolescente. Elle fait une moue rieuse comme pour dire : « Ah ! ces deux-là ! » Faith remet la photo dans son étui, qui ne la quitte jamais.

Puis, le sol tremble sous nos pieds : mes oncles et papa reviennent.

On bondit sur le lit, Faith et moi, et nous les regardons manœuvrer pour se garer. Faith me dit qu'elle est impressionnée. C'est vrai, ils accomplissent tant de tâches importantes. Et quand ils ont travaillé si dur, d'autres corvées les attendent. À la caserne, ils doivent tout remettre en place pour la prochaine alerte. Boum !

Boum ! Boum ! Ils ont terminé, ils montent en rigolant et vont maintenant s'attaquer au frigo. Comme si ce n'était pas assez, ils doivent aussi préparer leur repas. J'entends papa qui dit : « Chut ! Robert dort ! » Il entrouvre ma porte et nous trouve blotties dans les couvertures, Faith et moi, à regarder ma collection de fossiles. Elle dépose un baiser sur

mon front, passe la main sur le bras de papa et quitte la pièce tout doucement.

— Vous vous entendez bien, on dirait. Tu ne l'as pas attachée à un poteau avant de transformer son hautbois en sculpture moderne ?

— Faith est très gentille, elle n'est pas comme les autres...

— Robert, tu aurais pu te blesser, tomber du camion. Il n’y aura pas de conséquences cette fois-ci, ni pour toi ni pour moi. Je crois que tu as compris. Maurice dit que tu n’as pas voulu nous causer des ennuis. Il a vu que tu étais très malheureuse...

— Je ne suis plus malheureuse, papa. J’ai compris beaucoup de

choses aujourd'hui.
Faith, c'est la bonne,
hein ? C'est oncle
Maurice qui a dit ça.

— Oui. Faith, c'est la
bonne. Tu sais, je lui ai
raconté pas mal de
choses sur toi. Quand tu
lui as ouvert la porte, elle
t'a tout de suite aimée,
avec ton petit air
batailleur.

— Papa, je suis désolée si
j'ai fait des choses qui

t'ont causé de la peine. Je pensais plus à moi qu'à toi, on dirait. Ce n'était pas juste.

— Quand on est une enfant, c'est normal d'avoir ce genre de défenses. Je ne t'en veux pas. Finalement, tu as du flair, p'tit nez retroussé.

— Je t'aime, papa.

— Je t'aime, Robert.

Puis on a fait notre signe de pompiers.

— Robert... Tu sais, quand tu es née, maman a lancé ton prénom à la blague, mais je ne crois pas qu'elle t'aurait appelée ainsi. J'avais tellement de peine qu'elle ne soit plus là que j'ai voulu garder ce souvenir d'elle. Tu m'en veux de t'avoir donné ce nom ? Si tu veux, on

pourrait entreprendre
des démarches pour le
changer.

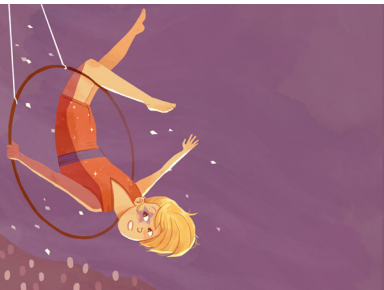
— NON !

— D'accord.

— Mais je veux bien
qu'on m'appelle Robi ou
Rob, ce sera plus facile
pour tout le monde. Tu
vas y arriver ?

Je me sens tout à coup si
légère.

Feux d'artifice



Wow !
Quand j'ai
attrapé les mains de mon
entraîneur en plein vol,
ç'a été le plus beau jour
de ma vie ! J'ai pensé :
« Maman, tu as vu ? J'ai
volé dans les airs ! » Je
savais que ce serait super,
ce camp de cirque, mais

jamais je ne pensais
autant m'amuser. Les
moniteurs étaient des
clowns. Façon de parler :
ils étaient super drôles.
Le premier jour, ils nous
ont servi le
petit-déjeuner sur des
monocycles. Même s'ils
étaient très habiles, une
partie de notre repas
s'est retrouvée sur le
plancher. Ça promettait !
Mais après, ça a été du
sérieux sous le grand

chapiteau blanc. Tous les appareils que l'on voit dans les cirques s'y trouvaient. Trapèze, trampoline, grand cerceau, échelle, fil de fer, tout. J'avais très hâte de les essayer.

J'ai appris que, même si on a tous les talents et toute la volonté du monde, le cirque, c'est une équipe. On doit apprendre à faire

confiance à nos
coéquipiers, sinon ça ne
fonctionne pas. Il fallait
que je recommence et
recommence. Tomber
dans le vide, c'était
quand même chouette,
puisque'on était super
attachés.

J'ai mal à la mâchoire
tant j'ai ri. Ici, pas le
temps pour la déprime.
On inventait plein de
numéros loufoques,

même quand on se reposait. J'ai grimpé jusqu'en haut d'une pyramide humaine. Mon surnom là-bas, c'était l'araignée. Il paraît que je me déplace comme elle. Deux semaines, c'est trop court quand on s'amuse autant. Hum ! J'ai toujours voulu devenir pompière, mais acrobate de cirque, ça pourrait être super aussi.

C'est sûr, papa m'a manqué, mais j'étais triste de quitter la bande. Mon amie Stéphanie dit que le camp, c'est comme le Cirque du Soleil pour les enfants. Le soleil dans les deux sens. Je suis pas mal d'accord avec elle. Bien sûr, il y avait un spectacle préparé par les moniteurs et par les campeurs pour la dernière journée. J'ai

choisi de faire un
numéro de cerceau
aérien ; j'adore avoir la
tête en bas. C'est
d'ailleurs comme ça que
j'ai revu papa et Faith,
assis dans les estrades.
Mon numéro
commençait dans
l'obscurité. On ne voyait
que le cerceau
phosphorescent qui se
balançait dans le vide,
puis, avec les éclairages,
j'apparaissais, mes pieds

bien agrippés au cerceau.
C'était magique ! Je
n'avais pas peur,
j'écoutais la musique.
Trop *cool* !

Ça s'est terminé avec
toute la troupe, dans un
numéro hilarant où on
jouait tous des clowns
coincés dans un
bouchon de circulation.

J'ai des bleus partout et
j'ai les *blues* aussi,
comme m'a dit Salto,

mon moniteur, parce
qu'on doit se quitter. On
s'est tous dit au revoir,
on s'est dit à l'année
prochaine. Une année,
c'est vite passé.

Feu, feu, joli feu



« **P**rends le temps qu'il faudra », avaient dit mes oncles. Cela lui a pris dix ans. Bien sûr, quand papa m'a parlé de leur projet de mariage, j'étais d'accord, mais il m'a fait comprendre que nous ne pourrions plus vivre à la

caserne. Faith avait besoin d'un endroit tranquille pour jouer de son instrument et lui, d'avoir une vraie famille. Il m'a demandé si je lui en voulais de m'avoir imposé cette vie pas vraiment normale. Je lui ai dit que c'était la plus chouette vie qu'on pouvait imaginer, vu les circonstances. J'étais quand même triste à l'idée de quitter ma

maison et ma famille de pompiers. Maurice en a profité pour annoncer sa retraite. Tante Coucou a pleuré pendant une semaine. Faith en avait le cœur brisé. Puis elle a eu cette idée géniale. Tante Coucou habite maintenant près de nous et s'occupe de la maison lorsque Faith part en tournée et que papa est au travail. Il est d'ailleurs capitaine d'une caserne

ultramoderne, sans tour à boyaux ! Je vais souvent le voir en bicyclette avec ma nouvelle amie, Alex, qui m'a montré un raccourci par le boisé.

Faith ne sera jamais ma mère, elle me l'a dit, mais plutôt une super coéquipière avec qui faire face à tous les feux que je devrai affronter. Et ça, je veux bien.

Zioup ! Hé oui ! Papa m'a installé un mât de descente dans notre nouvelle maison. Je vais rejoindre Faith et papa, qui préparent la fête sur la plage. Tout le monde y sera. Non, je ne vis plus à la caserne. Mais moi, je serai toujours pompière... pour mon petit frère qui vient de naître !

L'auteure

Louise adore les albums illustrés. Pour elle, ce sont de petits chefs-d'œuvre concoctés pour le plaisir des enfants, mais aussi pour celui des grands. Ses études en cinéma, en publicité et en littérature pour la jeunesse lui ont permis d'enrichir son univers qu'elle aime bien mettre en mots.

L'illustratrice

Artisane de l'image, Annie dessine pour accompagner les histoires qui alimentent son imagination. Ses inspirations préférés sont le folklore, l'aventure et l'odeur des livres. Elle aime tout particulièrement colorier en dépassant les lignes. Quand elle ne dessine pas, elle passe son temps à lire et marcher dans les bois.

www.anniecarbo.com

Pour ton petit frère ou ta petite sœur



Nos créations

Petit Panda préfère le jaune

Album narré et animé, 2-4 ans, 2013

Petite Souris ne veut pas dormir

Album narré et animé, 2-6 ans, 2013

Le pays des Tromignons

Album narré et animé, 4-6 ans, 2013

Mon mammouth et moi

Album narré et animé, 4-8 ans, 2014

[VOIR LE VIDÉO DE](#)

[MON MAMMOUTH ET MOI](#)

À paraître

Je suis riche

(coédition avec Éditions de l'Isatis)

Album narré et animé, 4-8 ans, 2014

Un poil de liberté

(coédition avec Éditions de l'Isatis)

Album narré et animé, 4-8 ans, 2015

Boule de poils

(coédition avec Éditions de l'Isatis)

Album narré et animé, 4-8 ans, 2015

Crédits

Auteure: **Louise Chaput**
Illustratrice: **Annie Carbonneau-Leclerc**
Édition: **Marie-Noëlle Gagnon**
Révision: **Aimée Verret**
Correction: **Nathalie Ferraris**
Direction artistique: **Jimmy Gagné**
Narration (version audio): **Amélie Bonenfant**
Mise en pages et intégration: **Studio C1C4**
Studio d'enregistrement: **Studios Piccolo**

ISBN 978-2-924313-16-9 (ePub2)

ISBN 978-2-924313-17-6 (ePDF)

ISBN 978-2-924313-18-3 (papier)

Dépôt légal — Bibliothèque et Archives nationales
du Québec, 2014

© **Tous droits réservés,**
Éditions Panda inc., Louise Chaput,
Annie Carbonneau-Leclerc, 2014

Éditions Panda inc.

info@editionspanda.com

www.editionspanda.com

www.librairiec1c4.com

Merci!